

GUILLAUME LÉCHEVIN

LA BOMBASSE DANS LA PISCINE

roman

éditions de la Conviction Suffisante

L'insolente douceur du mois d'avril

On a rarement l'occasion de contempler des photos de sa mère à poil.

D'ailleurs, il ne me serait pas venu à l'idée d'ouvrir cette vieille boîte à gâteaux si maman n'était pas morte la semaine dernière. Je ne suis pas complètement à l'aise avec l'idée, elle est arrivée dans ma tête je ne sais pas comment, probablement l'influence paternelle, mais il y a assez de photos pour un livre érotique un peu classe.

Apple dépense de l'argent pour que des filtres simulent la patine du temps, les couleurs délavées, les petites imperfections propres aux développements argentiques bon marché, alors qu'ici la nostalgie est authentique.

Il y en a une qui tabasse particulièrement, je n'ai pas d'expression plus appropriée. Maman est mince, avec de franchement jolis seins, assez grande, le visage totalement frais et le sourire rempli de dents blanches parfaitement ordonnées. Elle lève les yeux vers le ciel depuis une piscine où elle se tient debout, la piscine de ses beaux-parents à Valbonne. L'eau coupe ses hanches au niveau du nombril. Pour le reste, les reflets du soleil dans l'eau bleue fonctionnent comme à chaque fois.

Je ne suis pas complètement à l'aise de le penser comme ça, mais c'est comme ça que je le pense, elle est carrément bonne. Il n'y a pas tellement à se demander ce que mon père lui a trouvé pour en tomber amoureux, en plus d'autres qualités qui devaient être les siennes, dont il a dû tenir compte. Mais ayant connu mon père, je considère sa beauté comme un point déterminant de leur rencontre.

Que pourrais-je foutre d'une collection de photos de ma mère à poil ? Je sens bien qu'elle finira entreposée dans un de mes placards à plusieurs centaines de kilomètres d'ici, sur la plus haute étagère à côté des choses dont je n'ai pas besoin, pile dans le même genre d'endroit que là d'où elle vient. Quelqu'un la découvrira à son tour quand ce sera à moi de mourir.

Pas mes enfants, je n'en ai pas.

Avant de refermer la boîte, avec mon téléphone, j'ai photographié ma photo préférée, celle de la piscine, en cadrant au-dessus des nichons pour pouvoir montrer aux copains combien ma mère était belle sans avoir l'air d'un psychopathe. Les autres clichés on voit son cul, sa chatte, donc je les range.

Trier les affaires d'un parent disparu est une tâche ingrate, je ne conseille l'expérience à personne, mais je reste attaché à mes convictions politiques et j'ai bien conscience qu'une majorité d'êtres humains n'héritera de rien, je suis chanceux quelque part, je fais partie des privilégiés. Depuis un an ou deux par exemple, j'envisage d'investir dans une clé USB trente-deux gigas, et là, pouf, je n'ai qu'à prendre celle dans le tiroir du secrétaire. Je dispose d'un patrimoine

qui ne m'a pas coûté une goutte de sueur. Pareil pour la souris sans fil. D'ailleurs si je veux le secrétaire, je le prends. Ça nécessite évidemment de négocier avec mon frère et ma sœur, mais on s'entend très bien et aucun de nous trois n'aime particulièrement les secrétaires. Et au pire, je peux vivre encore un peu avec une clé seize gigas même si c'est limite.

Les objets qui posent le plus de problèmes sont ceux qu'on ne souhaite ni garder ni jeter. Ils paraissent nombreux dans l'appartement à nous avoir accompagnés depuis toujours, le petit bureau d'écolier, l'armoire avec des fleurs peintes, un buffet et un autre secrétaire par exemple. Pour le moment il est incongru de les imaginer poursuivre leur vie de meuble dans une autre famille, ce serait comme mettre à la poubelle ce que maman a mis une vie à soigneusement préserver. Et j'ai notamment une sorte de relation intime avec l'armoire fleurie. Je crois que sa simplicité me touche depuis l'enfance, elle est entre vert et bleu, on ne sait pas trop, d'un temps où Ikea et Conforama n'avaient pas encore souillé la planète. On lui a flanqué des étagères complètement *cheap* au fil des années, en aggloméré tellement fin que les planches sont courbes. Vers mes dix ans, je l'ai cambriolée quelques jours avant Noël pour vérifier que les cadeaux étaient bien ceux espérés.

Je la visualise dans mon appartement, elle collerait pas mal niveau esthétique. Le projet suppose simplement de la démonter, d'organiser le transport de Dunkerque à Rennes, de me séparer par exemple d'un secrétaire que je tiens de ma défunte grand-mère pour faire de la place

dans l'entrée, de la remonter puis d'accepter un temps que l'armoire me dise « Maman est morte » à chaque fois que je rentre chez moi.

Je préfère donc ne pas statuer immédiatement sur le devenir du machin comme sur celui d'autres machins du même acabit.

Tout rappelle que maman vient de mourir. Elle est un souvenir très frais. Dans le panier de linge sale, des chaussettes et une chemise de nuit attendent d'être lavées. Dans la chambre, une réserve impressionnante de couches confiance témoigne d'une estimation foireuse d'espérance de vie, aussi une boîte de capotes ouverte, mais non entamée (pour vérifier qu'elle contenait bien la quantité indiquée ? Pour gagner du temps à l'instant-T ? Un plan avorté ? Nous ne le saurons jamais), et dans la cuisine un tableau Velleda liste des tâches qu'elle aurait accomplies : changer le collier antipuce du chat, photocopier les partitions pour la chorale, rendre les originaux à Chantal. Le chat d'ailleurs, à cause d'être vivant, engage notre responsabilité autrement que l'armoire. Il est provisoirement en pension chez une amie de Marie (ma sœur), une amie chère sur laquelle on peut compter de toute évidence, puisqu'elle n'aime pas trop les chats. On espère tous les trois sans avoir besoin d'en parler qu'elle finira par tomber sous le charme du félin pour ne pas avoir à gérer. Elle est venue la sauver déjà (c'est une chatte en fait), ça tisse des liens.

Maman a quitté son appartement un peu précipitamment pour l'hôpital, s'est retrouvée plongée dans le coma comme on le faisait pour soigner les patients atteints du

Covid-19, à l'époque où l'on ne disait pas encore la Covid. Avant que l'Académie Française nous remette dans les clous.

Bref, la chatte aurait aussi crevé.

Antoine (mon frère) habite à Berlin, Marie à Bruxelles, et moi je l'ai déjà dit. Nous avons là un bel exemple de motif impérieux qui nous aurait permis de déroger au confinement, que nous n'aurions pas su prouver s'il avait fallu, mais qu'importe, sans compter que la panique d'État se gère de manière différente selon le pays et que les règles auxquelles je ne comprends jamais rien changent chaque jour. Il a paru plus simple et rapide de faire appel à une tierce personne pour le salut de l'animal.

Elle était dans le coma depuis quelques jours, une semaine peut-être, les infirmières que Marie avait régulièrement au téléphone avaient averti de l'interdiction d'accès à l'hôpital, nous nous contentions alors d'un bulletin quotidien en soirée, en visio comme c'est désormais la coutume, transmis et décrypté par notre sœur qui dispose d'un savoir en matière de jargon médical. La chatte était une belle action, maman aurait aimé la retrouver vivante, elle aurait été réconfortante pour quelqu'un d'amoindri, avec probablement des séquelles lourdingues comme on nous avait prévenus. Et bien que l'équation soit finalement différente, avoir maintenu la chatte en vie console, et ça nous a permis surtout, techniquement parlant, de ne pas avoir à ramasser de cadavre dans l'appartement, et puis au moins un être vivant est épargné. Déjà que je n'ai pas d'estime particulière pour le président de la République et

ses complices, je les aurais tenus pour directement responsables du décès supplémentaire. Ça n'aurait été bon pour personne.

Me vient à l'esprit que peut-être, cette boîte à gâteaux garnie de photos de cul devrait être détruite par le feu. On ne déballe pas tous les jours les souvenirs de proches décédés, mais ceux-ci franchement, je me vois mal les mater l'œil humide planté dans le canapé. *Dis chérie, t'as vu ? Ma mère était une bien belle femme, pas vrai ?* Et puis ça m'économiserait de la place dans le placard parce que, j'ai beau vouloir évacuer le sujet, il y a toute une logistique à mettre en œuvre dans l'immédiat. Je pense rangement, tri, organisation, ce que l'on garde, ce que l'on vend, ce que l'on donne, ce que l'on jette, comment l'opération peut se dérouler, quel est son coût, sa durée d'exécution, ce qu'elle nécessite en main-d'œuvre, la charge mentale qu'elle représente.

En fait, je suis très ému de connecter la bombasse dans la piscine à maman. C'est un moment privilégié pour prendre conscience de la totalité d'une existence, de reconstituer des morceaux de concret d'une vie débutée bien avant la mienne. Ça lève le voile sur des pans inconnus ou embrumés, jamais racontés ou partiellement, enjolivés ou censurés, oubliés peut-être. Ça donne à maman une nouvelle consistance et rappelle qu'elle a eu d'autres choses à foutre qu'être notre mère. Car mon souvenir le plus récent est celui d'une vieille maman. Encore pimpante d'une certaine façon, dynamique pour son âge comme disent tous ses amis, mais aussi carrément obèse avec des cheveux blancs dont la coiffure poursuivait la mode sans jamais

la rattraper. D'autre part, elle était extrêmement chiante. Elle nous a coûté cher en thérapie. Comme le dit Blanche Gardin si finement à propos de la sienne, avec ce qu'elle a dépensé en psy, elle aurait pu embaucher un serial-killer pour s'en débarrasser.

Quoi qu'il en soit il convient de ne pas l'accabler dans ce triste contexte, à cause de la décence, même si la privation du sujet favori de la fratrie complique l'élaboration des échanges.

Vers le soir, lorsque Marie m'a annoncé au téléphone que c'était terminé, comme nous y étions plus ou moins préparés, j'ai d'abord naturellement pleuré. J'ai tenté de me retenir parce que *Boys don't cry*, que je suis l'aîné et elle la dernière, qu'elle s'est tapé le sale job en première ligne, a finalement franchi la frontière sans y être autorisée, négocié âprement le droit de visite à l'hôpital, enfilé une sorte de combinaison intégrale façon catastrophe nucléaire pour pouvoir discuter le bout de gras au travers d'une vitre avec maman plongée dans le coma. Genre : pars en paix maman, etc. Pour prendre ma part, un minimum syndical en l'occurrence, je me suis chargé d'annoncer la nouvelle à mon tour à Antoine, piteusement comme on l'imagine. Son pleur de gros bébé rauque plein d'authenticité résonne encore dans ma tête. Je lui ai demandé s'il était seul. Oui, mais ça ira. Moi j'avais les bras de Florence qui n'a jamais été douée pour le réconfort (à un niveau qui confine au handicap de mon point de vue), mais qui s'est fait violence ce soir-là pour m'êtreindre correctement, qu'elle en soit remerciée. Ensuite, j'ai préféré assurer à ma meuf qu'il était inutile de partager mon lit. Elle n'a jamais aimé ça, mais je la

sentais prête au sacrifice pour l'occasion. Plein de hauteur, j'ai donc choisi de la soulager de cette corvée avant que la question ne se pose.

J'ai le mauvais pli de porter en solitaire les accidents de parcours et les tracas de la vie.

Avec une bouteille de blanc si possible. Je l'ai laissée se coucher pour en entamer une de muscadet, on en fait du bon maintenant, m'a dit le caviste, rien à voir avec avant.

L'air est doux, on a un super mois d'avril cette année. Mon balcon offre l'avantage de pouvoir être emprunté sans avoir à renseigner l'insensé formulaire d'auto-autorisation de déplacement dérogatoire. Encore qu'à ce stade, de là où j'en suis ce soir, émotionnellement autant qu'intellectuellement, le ministre de l'Intérieur en personne aurait tenté de me l'interdire que je n'en aurais rien eu à foutre.